

Monstre d'érudition, mort il y a trente-cinq ans, Benveniste surprend encore. Par son itinéraire, étonnamment aventureux. Par sa pensée, toujours féconde, comme en témoignent ses « Dernières leçons »

Le linguiste dont la vie fut un roman

ROGER-POL DROIT

Il était rangé. Dans les bibliothèques, au rayon « Indo-Européens » ou « linguistique générale ». Dans les mémoires, au chapitre « dinosaures de l'érudition », dernier des géants du comparatisme, après Eugène Burnouf, Sylvain Lévi ou Antoine Meillet. A force de l'imaginer en buste de marbre parmi les gloires du Collège de France, de l'installer parmi les héros modernes de la théorie du langage, Saussure ou Chomsky, on a fini par réserver à Emile Benveniste (1902-1976) le sort funeste des classiques : respecté, mais déserté. On a beau savoir que son génie embrasse à la fois l'érudition la plus microscopique et les réflexions sur la nature du langage les plus lumineuses, il n'attire guère. Certes, des pages de ses *Problèmes de linguistique générale* figurent dans les manuels de philosophie pour classes terminales. Elles font découvrir, par exemple, de façon précise, pourquoi la communication animale n'est absolument pas du même ordre que le langage humain. C'est important. Ce n'est pas excitant.

Soudain, voilà pourtant que cet homme rangé s'affirme dérangeant. Il suffit en effet d'ouvrir ce volume au titre minimaliste, *Dernières leçons*, pour être troublé. Pour la première fois, des études et témoignages sur la vie et l'œuvre du savant font surgir de l'ombre son parcours inattendu et divers. Les souvenirs de Julia Kristeva, de Tzvetan Todorov, les notes sur sa biographie laissées par Georges Redard, qui fut son ami et légataire universel, lèvent un coin du voile sur son itinéraire secret. D'autre part, les notes de ses derniers cours, endormies dans les archives depuis une bonne quarantaine d'années, remarquablement éditées, donnent à saisir une recherche inachevée dont l'actualité se révèle aiguë.

Le premier choc est de découvrir la vie, incroyable et méconnue, de ce savant célèbre. Car il a tout d'un personnage de roman, dont le parcours éclaté serait comme un puzzle, d'abord déconcertant. La première pièce du puzzle est juive. A sa naissance, en 1902, le futur Emile se prénomme Ezra. Ses parents vivent à Alep, en Syrie, alors dans l'Empire ottoman. Mathatias, son père – né à Smyrne, l'Izmir turque – et sa mère – née à Vilnius, en Lituanie – sont inspecteurs des écoles de l'Alliance israélite universelle. A 11 ans, alors que ses parents travaillent en Bulgarie, le

petit garçon arrive à Paris, à l'école rabbinique de la rue Vauquelin. Très tôt, il manifeste un vif génie des langues. Et choisit d'être universitaire plutôt que rabbin.

A 16 ans, il programme d'apprendre une bonne dizaine d'idiomes rares, travaille bientôt le sanskrit avec de vrais maîtres – Sylvain Lévi, puis Louis Renou. Ezra se montre fort à l'aise en hittite comme en tokharien, tout en devenant, à 20 ans, agrégé de grammaire. Si l'on ajoute qu'Emile – à 22 ans, il devient français sous ce nouveau prénom – part ensuite à Poona, aujourd'hui Pune, au sud de Bombay, comme précepteur dans la célèbre famille Tata – les grands industriels de l'automobile, de religion parsie –, on voit se dessiner la silhouette d'un surdoué suractif. Mais, somme toute, rien encore d'exceptionnel.

A son retour d'Inde, la nouvelle pièce du puzzle est politique. Le jeune homme se retrouve compagnon de route des surréalistes, signe dans *L'Humanité*, avec Breton, Eluard et Aragon, le manifeste « La Révolution, d'abord et toujours », proclame « c'est au tour des Mongols de camper sur nos places », milite contre la guerre du Rif (1921-1926) et sera contraint pourtant de faire son service militaire au Maroc, où il est sans doute emprisonné. On oubliera, plus tard, cette figure engagée et fiévreuse, qui aurait inspiré le personnage d'André Simon dans *La Conspiration*, de Paul Nizan (Gallimard, 1938). Elle sera recouverte par le prestige de l'érudit austère, directeur d'études à l'École pratique à 25 ans seulement, professeur au Col-

Le jeune homme signe dans « L'Humanité », avec Breton, Eluard et Aragon, le manifeste « La Révolution, d'abord et toujours »

lège de France à 35 ans à peine, qui donne l'impression de tutoyer plus souvent de lointains Indo-Européens que ses contemporains des années 1930.

L'histoire du siècle finit pourtant par le rattraper. Prisonnier de guerre en 1940, Benveniste s'évade, vit dans la clandestinité, parvient à s'exiler grâce à Jean de Menasce (1902-1973), dominicain spécialiste de l'Iran ancien. Les deux hommes correspondent... en sogdien, langue ancienne de l'actuel Ouzbékistan. Benveniste devient bibliothécaire à l'université suisse de Fribourg. Son frère aîné, pris dans la



rafle du Vél' d'Hiv, est déporté et assassiné à Auschwitz. La guerre finie, ses recherches reprennent, mais là où on ne l'attend pas : du côté de l'Alaska et du Yukon, il étudie, carnet en main, des langues indiennes très éloignées de ses bases familiales. Les années qui suivent le voient cumuler travaux, fonctions académiques, honneurs et charges de toutes sortes.

DERNIÈRES LEÇONS. COLLÈGE DE FRANCE (1968-1969), d'Emile Benveniste, texte établi par Jean-Claude Coquet et Irène Fenoglio, EHESS/Gallimard/Seuil, « Hautes études », 206 p., 19,50 €.

Le matin du 9 décembre 1959, son cœur lâche. Infarctus sévère, exigeant une longue rééducation. C'est peu, à côté du drame qui survient dix ans plus tard. A la suite d'une grave attaque cérébrale, cet homme si mobile est définitivement paralysé. L'amoureux des paroles est enfermé dans le plus total silence, empêché de proférer le moindre mot, pratiquement incapable d'écrire. Ce calvaire dure sept ans. Benveniste est entièrement conscient – « son intelligence et son affectivité sont intactes », souligne une sommité médicale –, mais coupé du monde. Mal assuré, il est insuffisamment soigné. On le déménage d'hôpital en hôpital. Il meurt pratiquement délaissé, sauf de quelques proches.

Ses dernières leçons données au Collège de France, ressuscitées à plus de quarante ans de distance, sont éclatantes d'intelligence et de force. Dès la première séance, il cherche à situer la langue parmi les multiples systèmes de signes dans lesquels nous vivons quotidiennement. Mieux vaut le laisser parler, pour convaincre de sa limpidité parfaite ceux qu'effaroucheraient les termes de linguistique et de sémiologie : « Nous vivons dans un univers de signes. (...) D'abord nous parlons : c'est un premier système. Nous lisons et écrivons : c'est un système distinct, graphique. Nous saluons et faisons des "signes de politesse", de reconnaissance, de ralliement. Nous suivons des flèches, nous nous arrêtons à des feux. Nous écrivons de la musique. Nous assistons à des spectacles, voyons des films. Nous manipulons des "signes monétaires". Nous participons à des cérémonies, célébrations, cultes, rites. Nous votons de diverses manières. »

Un risque-tout

EN VÉRITÉ, BENVENISTE fut le seul véritable successeur de Saussure. Comme ce dernier, il partit de la reconstruction indo-européenne. Dans les années 1930, il engagea une majestueuse synthèse de la discipline. Il se réclamait de Hegel. On peut supposer que, comme Hegel, il pensait totaliser un savoir. Que reste-t-il de cette ambition ? Beaucoup dans le détail, rien sans doute de l'ensemble, sauf l'extraordinaire beauté de l'édifice.

L'entreprise demeura inachevée, mais au fond peu importe. Dès le départ, la grammaire comparée n'avait eu qu'une valeur préparatoire. On le comprit après coup, lorsque parut, en 1962, le recueil *Problèmes de linguistique générale*. Considéré du point de vue de ses résultats, l'indo-européanisme se limite à un domaine de langues particulier, mais il en va autrement de sa méthode. Précisément parce qu'elles sont détachées de la parole vivante, les formes reconstruites mettent en évidence le mode d'être des entités de toute langue possible. A l'exemple de Saussure, Benveniste s'interrogea sur ce mode d'être. A cette phase de son investigation, il se détourna des synthèses

totalisantes, leur préférant le point par point. Sa linguistique devint linguistique du détail. Son écriture depuis toujours lui venait des Lumières. Autant que possible, il évitait, jusque dans ses écrits techniques, les termes trop spéciaux, les argumentations développées, les accumulations d'exemples. A la simplicité et à la clarté, il ajouta désormais la concision. Il tendit vers la maxime. A Hegel succédait Héraclite.

Sauf que la maxime benvenistienne peut toujours passer inaperçue, cachée au sein de l'article savant. On ne mesure pas alors l'ampleur des paris. Le linguiste du détail est un risque-tout. Il met en balance les questions les plus vastes de l'héritage métaphysique, l'Être, le Même et l'Autre, le Moi, Dieu même. Ami de Michel Vieuchange, explorateur de Smara, Benveniste, lui aussi, alla aux confins. Il explora systématiquement les points paradoxaux où l'on vacille. Qu'est-ce que dire « je » ? Qu'est-ce que dire « je m'engage » ? Qu'est-ce qu'appeler à la justice, quand on s'en tient, par décision, aux mots ? « Liberté, j'écris ton nom », quel savoir le lin-

guiste peut-il et doit-il en articuler ? S'agit-il de la langue ou du plus intime du sujet ?

Quand deux objets se ressemblent au point d'être indiscernables, est-il possible qu'ils ne fassent pas un, mais deux ? Leibniz avait posé que la situation ne se présenterait pas dans la réalité, grâce à Dieu. Benveniste pose au contraire qu'elle se présente. Peut-être pas dans la nature, mais dans la langue, seule capable de dire non à Dieu, à supposer qu'il existe.

La méditation de Benveniste prit un tour dramatique, quand il découvrit que, ressemblant en tout point à un Français, il n'était plus considéré comme étant des leurs. Elle prit un tour tragique, quand, privé de parole par la maladie, il dut s'interroger sur sa propre identité à soi. Et sur sa qualité d'être parlant. La biographie de Benveniste récapitule, au hasard des circonstances, les questions qui le convoquèrent en tant que sujet de savoir. Ceux et celles qui le lisent sont de ce fait convoqués à leur tour. ■

Jean-Claude Milner, linguiste et philosophe

Des concepts et des hommes

Grammaire comparée, Indo-européens

En 1816, le linguiste allemand Franz Bopp (1791-1867) découvre des parallélismes frappants dans les conjugaisons et déclinaisons d'une dizaine de langues, dont le sanskrit, le grec, le persan et l'allemand. Ces travaux ouvrent la voie à la reconstruction d'une langue perdue, l'indo-européen, et à une archéologie de style nouveau, étudiant par ce biais les mythes et les institutions de peuples aussi apparemment divers que les Scandinaves, les Indiens et les Persans. Une grande partie de l'œuvre d'Emile Benveniste se rattache à ce champ d'études, avec notamment *Origine de la formation des noms en indo-européen* (Maison-neuve, 1935) ou le *Vocabulaire des institutions indo-européennes* (Minuit, 2 vol., 1969).

Sémiotique, sémiologie

Sèmeion, en grec ancien, signifie « signe ». L'adjectif *sèmeiōtikē* – « relatif aux signes » – s'est employé d'abord dans le vocabulaire médical antique pour qualifier l'observation des symptômes. Il s'est ensuite élargi, sur la proposition de John Locke (1632-1704) dans son *Essai sur l'entendement humain* (1690), au point de désigner toutes les formes d'études relatives aux signes. C'est Littré qui a proposé, au XIX^e siècle, le terme de « sémiologie » pour désigner l'analyse des systèmes de signes. Les deux mots sont pratiquement équivalents.

Saussure, linguistique générale

Le linguiste suisse Ferdinand de Saussure (1857-1913), qui a enseigné la linguistique indo-européenne à Paris, insistait sur le fait qu'elle n'est pas un cas particulier mais doit s'inscrire dans une analyse générale des mécanismes du langage. Benveniste prolonge et perfectionne l'apport de Saussure en éclairant des questions fondamentales comme la nature du signe linguistique, la définition des systèmes de signes, les relations entre les catégories de la pensée et celles de la langue. Ses études ont été rassemblées dans les deux volumes de *Problèmes de linguistique générale* (Gallimard, 1966 et 1974).

Énonciation

Le terme désigne un acte individuel de production de signes. Il s'oppose à l'énoncé comme la « fabrication » s'oppose à l'« objet fabriqué ». Abordant les actes linguistiques dans leur singularité (contexte, circonstances, situation), cette notion est devenue importante dans les travaux contemporains, à la suite notamment de Benveniste et du Russe Roman Jakobson (1896-1982), mais aussi de l'Américain John Searle (né en 1932) et du Britannique John Austin (1911-1960).

R.-P. D.



« Il me lisait le “Rigveda” directement en sanskrit dans le texte »

L'auteur de « La Révolution du langage poétique » se remémore ses rencontres avec Emile Benveniste à la fin des années 1960, la pudeur de l'homme et la force de sa réflexion

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR

JULIE CLARINI

Julia Kristeva est linguiste et psychanalyste. Elle a connu le grand savant quelques années avant qu'il ne soit terrassé par une attaque cérébrale. Elle évoque ses souvenirs d'un homme pour qui « la langue sert à vivre ».

Dans quelles circonstances rencontrez-vous Emile Benveniste ?

Nous sommes actuellement dans une époque de « com' » accélérée, hyperconnectée et virtuelle ; on ne se rend pas compte que le langage n'est pas seulement un moment de communication, mais un lieu de vie et de mort. Cette dimension-là était au contraire au cœur des préoccupations intellectuelles des années 1960-1970, quand l'exploration linguistique est devenue centrale dans les sciences humaines et en philosophie. L'être humain n'apparaissait plus comme étant formaté par sa place dans la production et la reproduction (même si Marx et Freud continuaient d'être très importants) : sa manière de parler et les lois du langage nous apparaissaient les plus décisives.

C'était aussi Mai 68 (« *L'imagination au pouvoir* »), et dans la foulée, les expériences de libertés, notamment dans les pays du bloc communiste. Justement parce que la production ne suffit pas à définir l'homme mais qu'il faut prendre en compte sa manière de parler, la sémiologie (la science des signes) opérait un démantèlement de la philosophie marxiste dogmatique. Le climat d'effervescence intellectuelle à Paris autour du langage a attiré des dissidents de l'Est, logiciens, linguistes, théoriciens de la littérature. Au bout de deux ou trois ans, l'idée est venue de créer l'association internationale de sémiotique à Varsovie, inaugurée par un colloque qui s'est réuni en août 1968. Benveniste en est devenu le président, le cœur discret et innovant de toute cette dynamique. Or ce petit monde cherchait une jeune personne pour faire le secrétaire scientifique de l'association ; j'ai donc été amenée à fréquenter Benveniste, de 1967 à 1969. C'était une amitié magnifique. J'allais l'après-midi chez lui dans un appartement qui sentait les vieux parchemins. On parlait des problèmes de l'association, il me lisait les textes sacrés hindous, le *Rigveda*, directement en sanskrit dans le texte.



Julia Kristeva.
JOHN FOLEY/OPALE

Quel lien entretenait-il avec les courants intellectuels du XX^e siècle ?

Pour ses travaux, il emprunte à la phénoménologie de Husserl et de Heidegger. Et il est le premier, à ma connaissance le seul, linguiste qui prend au sérieux la psychanalyse. Auparavant, dans les années 1920, il avait fréquenté les surréalistes et, dans les années 1960, s'intéressait à l'avant-garde littéraire et au groupe Tel Quel. A ce colloque de Varsovie, en 1968, je me suis approchée de lui pendant l'une des pauses ; encouragée par son intérêt pour Antonin Artaud dont il m'avait emprunté les *Lettres de Rodez*, je lui ai dit que j'avais découvert son nom parmi la liste des signataires du manifeste surréaliste « La Révolution, d'abord et toujours » (1925). Il m'a jeté un regard incendiaire et répondu : « Madame, c'est une fâcheuse coïncidence. » J'étais très mal à l'aise d'être ainsi rabrouée devant tout le monde. Mais quelques heures plus tard, il m'a prise à part et a confirmé que c'était bien lui, ajoutant : « Vous comprenez, maintenant je suis au Collège de France ! » C'est tout Benveniste : le côté pudique, austère, méticuleux, et la grande force éruptive de la pensée accompagnant la délicatesse du lien humain. Après cette période de proximité avec les surréalistes, il donne le sentiment de s'être retiré et consacré uniquement à la langue.

Quelle en est, justement, sa conception ?

Il rend hommage à Saussure, qui est le fondateur de la sémiologie mais, pour lui, l'essentiel de la langue, c'est le fait de signifier. Il a d'ailleurs cette phrase magnifique : « *Bien avant de servir à communiquer, la langue sert à vivre.* » En s'écartant des grands courants de la linguistique de son temps (structuralisme, grammaire générative), il soutient que c'est dans la logique de l'énonciation, entre deux subjectivités et selon des stratégies diverses (la différence entre parole et écriture sera l'apport original de ses *Dernières Leçons*) que s'élabore cette capacité humaine énigmatique qu'est la signification. Il déplace la grande question métaphysique de l'« origine du sens » et la transforme en « comment ça signifie ? » Comment s'engendre la capacité de penser dans l'appareil même du langage ?

Comment développait-il ses intuitions sur la langue ?

Il y a pour lui deux niveaux : le sémiotique et le sémantique. Le sémiotique, ce sont les signes pris

dans un pacte conventionnel (selon lequel, par exemple, la forme sonore du mot « arbre » est associée au concept d'arbre) ; ces signes obéissent à un certain nombre de règles d'agencement. Le sémantique, c'est le discours qui, lui, est pris dans le contexte, dans le dialogue, dans toute la dynamique profonde de l'expérience subjective. Ce qui me frappe, d'ailleurs, c'est que, pendant ces années, nous n'avons jamais parlé de son origine juive et de son existence comme juif dans la République française. On peut pourtant se demander si ce qu'il développe plus tard comme modèle linguistique avec ces deux niveaux, le sémiotique et la sémantique, ne s'inspire pas du fonctionnement de l'hébreu : le sémiotique renvoie au message divin, et le sémantique est l'actualisation, dans l'histoire et par le récit, de la polysémie de ces termes divins dont les mille et une interprétations occupent les rabbins depuis la nuit des temps. Son judaïsme, je crois qu'il ne l'a pas revendiqué, mais qu'il l'a réalisé dans ses travaux.

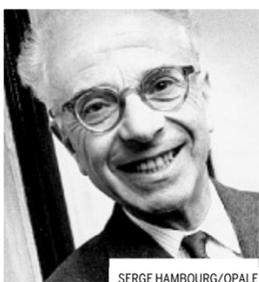
Pourquoi est-il aujourd'hui moins connu que d'autres savants de sa génération ?

Par rapport aux grands noms du XX^e siècle comme Mauss, Dumézil, Lévi-Strauss, Lévy-Bruhl, etc., il subit en effet une certaine marginalisation. C'est peut-être lié au fait que la linguistique demande un effort d'abstraction, loin des impasses sociales et des saveurs mythiques qu'étudient l'histoire ou l'anthropologie, et qui fascinent plus. Mais dans la mesure où Benveniste relie sans cesse cet ascétisme à une expérience, il offre au contraire une grande ouverture qui, moi, m'a beaucoup impressionnée, jusqu'à ce dernier événement : son accident cérébral l'avait plongé dans une aphasie irréversible que nous étions quelques-uns à accompagner. Après une absence, il me fait demander par sa sœur. Je viens le voir à l'hôpital et, là, le professeur se met à tracer avec son doigt des signes sur le chemisier couvrant ma poitrine. J'étais stupéfaite, très gênée, d'un geste si surprenant et intime. Que voulait-il ? Je finis par lui donner un papier sur lequel il écrit : « THEO », dieu, d'une écriture tremblante. Hasard ou détresse ? En relisant ses derniers cours, ainsi que ses notes sur Baudelaire de la même période, il me semble que c'était une façon de me dire ce qu'il avait déjà écrit et enseigné : le transcendantal s'écrit déjà dans le langage intérieur, et jusque dans le silence entre deux corps sensibles, que la parole exprime ou pas, mais que l'écriture complète et prolonge. L'écriture, avec sa double valeur d'auto-interprétation du langage et de transfert affectif, installe « THEO » entre nous. En définitive, il n'y a de transcendance que par et dans la « signifiante » du langage, et ce « signifier » s'écrit dans l'« entre nous » des corps. ■

Parmi ces multiples systèmes de signes que la sémiologie s'efforce de comparer, quelle est donc la singularité de la langue ? Réponse, leçon 7 : « Je crois que la principale différence entre la langue et les "systèmes sémiotiques" est qu'aucun système sémiotique n'est capable de se prendre lui-même comme objet ni de se décrire dans ses propres termes. » Nul ne saurait envisager d'étudier un système comme la signalisation routière en utilisant des panneaux pour exposer ses résultats... Seule la langue, pour Benveniste, est donc capable de se décrire elle-même. Elle est même si englobante qu'elle « inclut la société ».

Reste à savoir comment la langue fabrique du sens, comment se constituent les significations. Pareilles questions ne figurent pas dans le programme habituel des linguistes. Le plus souvent, ils supposent le sens donné, cherchent à scruter sa transmission plutôt que son émergence. En 1968, Benveniste a cette idée neuve : c'est au sein des phrases, dans la succession des termes, que s'engendre le sens. La signification est générée par ce qui est en train de se dire, par l'énonciation, par les phrases en mouvement, proférées par un sujet singulier. On est fort loin d'avoir tiré les enseignements de cette conception dynamique.

Cet aperçu ne rend évidemment pas compte de la richesse foisonnante de ces *Dernières leçons*. Il faut la découvrir par soi-même, pas à pas, mot à mot. Et tenter de la relier à la vie éclatée d'« E. Benveniste » – il tenait à signer ainsi. En fin de compte, on devrait conclure que les savants ne meurent jamais. Car, s'ils sont grands, ils ne peuvent être rangés. ■



SERGE HAMBURG/OPALE

Parcours

1902 Ezra Benveniste naît à Alep (Syrie ottomane).

1913 Il arrive à Paris et prend, en 1923, la nationalité française et le prénom d'Emile.

1937 Il est professeur de linguistique au Collège de France. Il le reste jusqu'en 1969, hors Occupation.

1966 Publication du tome I des *Problèmes de linguistique générale* (Gallimard). Le tome II paraît en 1974.

1969 Une attaque le laisse aphasique.

1976 Il meurt à Paris.